

XYZ. La revue de la nouvelle

Tumulte

Johanne Renaud



Number 123, Fall 2015

Récompenses : onze nouvelles sur le podium

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, J. (2015). Tumulte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 9–10.

Tumulte

Johanne Renaud

C E MATIN, je t'ai chuchoté : « Une récompense... T'auras une belle récompense... » Tu n'as pas réagi.

Devant la fenêtre, je me surprends parfois à discuter avec mon reflet. Narcisse trompé par l'écho. Alors, tu t'agites un peu pour que je m'occupe de toi. Tout ce que je peux t'accorder, c'est mon regard vide. Invisible vague à l'âme déferlant au creux de l'abdomen.

D'autres jours, je m'assois sur le divan, devant la télé que je n'allume plus. Tu te couches à mes côtés et poses ta tête sur ma cuisse. Nous restons là, silencieux, respirant le même air, touchés par la même lumière. Petits moments où le temps se dérobe au ralenti. Les yeux fermés, je devine les odeurs qui flottent autour de nous. Friture de la cuisine des voisins, sueur dans les plis du chandail que je porte depuis des lustres, nicotine et goudron sur mes doigts jaunis. Je sens alors mon pouls trahir mes états d'âme : attente fiévreuse sur fond d'acidité, nonchalance éphémère, spleen de soir de pleine lune, amertume rugissante, déception remplie d'écume, colère de vent qui siffle.

Et toi, tu flaires mes vêtements. Mon corps. Celui contre lequel tu peux maintenant te blottir chaque nuit. Pour jouir de ce privilège, tu attends que ma respiration s'arrondisse, s'alourdisse, s'appesantisse... Puis, tu te glisses sous les couvertures pour repérer le parfum salé de ma peau. Enfin, tu es au chaud et restes immobile, essayant de ne plus respirer, quitte à mourir au bout de ton souffle pour ne pas me réveiller. Moi qui ne dors plus depuis des mois, je vois bien ton jeu. Ton petit jeu.

Dès que le jour se lève, te voilà aux aguets. Tu es là. Ta présence me rassure. Tu attends peut-être un signe de ma part, un mot, un geste. Je voudrais te dire que je ne t'abandonnerai jamais. Jamais. Sauf que, ce matin, je t'ai chuchoté : « Une récompense... T'auras une belle récompense... »

Je me suis levé, me suis habillé, sans me laver. J'ai mis mon manteau, mon chapeau, mon foulard. Laisse mon portefeuille sur la table de la cuisine. Pris le grand sac en papier brun que j'avais préparé hier. J'ai ouvert la porte. Par ton regard de biche apeurée, j'ai compris que tu avais craint que je parte sans toi. Je le fais souvent. Tu allais te mettre à pleurer. Je t'ai dit : « Allez !... Allez ! » Tu m'as suivi. Dehors, il faisait froid. J'ai frissonné. Des enfants sont passés tout près en criant. Du coin de l'œil, j'ai vu que tu avais figé sur place. Il ne fallait pas que je m'arrête. Je marchais si vite que mon foulard volait au vent. Tu finirais bien par me rattraper. D'une main, j'ai retenu mon chapeau, le sac collé au ventre. Au coin de la rue, je me suis arrêté au feu rouge, ai regardé de chaque côté, t'ai fait signe de te dépêcher. Côte à côte, nous avons traversé en courant. Tu m'aurais suivi jusqu'au bout du monde. D'un pas vif, nous nous sommes rendus jusqu'à la rivière. Je me suis arrêté au milieu du pont. Le ciel s'est obscurci. À travers les barreaux du garde-fou, le tumulte déferlant des remous.

J'ai posé devant toi le grand sac rempli des gâteries que tu aimes tant. Tu attendais, fébrile. À mon signal, tu y as plongé tête première. Pendant quelques minutes, tu n'as plus entendu que le papier frôlant tes oreilles et le croustillant écrabouillé par tes mâchoires. Tu as tout dévoré, tout avalé, tout raflé. À chaque bouchée, l'extase. Jusqu'à la dernière miette.

Puis, tu as sorti la tête du sac. Libéré de ton emprise, il est parti en coup de vent rejoindre mon chapeau et mon foulard qui tourbillonnaient déjà sur l'eau. Tu as poussé une petite plainte, les yeux tournés vers mes mains agrippées au parapet. Tu m'as regardé. Je me suis entendu te murmurer : « Viens... Viens... On rentre à la maison... On rentre à la maison. »